



LA NATION

Bimensuel de la Ligue vaudoise fondé en 1931

SI QUA FATA SINANT

Fr. 3.50 / Abonnement annuel: 77.- / étudiants: 33.-

Notre regard sur la guerre

La guerre qui fait rage peut se lire de deux façons. La première est que la Russie bafoue le droit international en menant une guerre d'agression dévastatrice contre l'Ukraine. Rien ne nous dit, d'ailleurs, que son chef, l'ancien kagébiste Vladimir Poutine, envisage de limiter son action militaire aux frontières de l'Ukraine. Ce despote sans aveu est une menace pour tout l'Occident, et d'ailleurs pour son peuple, qu'il considère, sans

Comme tout Etat souverain, la Suisse doit jouer son propre jeu.

se soucier de ses souffrances, comme un réservoir inépuisable de chair à canon. Ses officiers, aussi inhumains que leur chef, commettent chaque jour des crimes de guerre sur les populations qu'ils occupent. Au-delà de la lutte héroïque du peuple ukrainien pour ses libertés, ce sont la démocratie, la morale, le droit et les droits de l'homme qui sont en jeu. Le soutien des Etats occidentaux – blocage des échanges économiques et fourniture d'armes – est entièrement justifié, mais, pour l'heure, notoirement insuffisant. Il faut l'intensifier jusqu'à ce que la Russie rende gorge. Si la Suisse conservait sa neutralité dans ce combat, qui met en jeu l'avenir de la planète, elle se ferait la complice objective du plus abject des prédateurs.

Du côté opposé, on affirme que cette guerre est voulue depuis plusieurs années par les Etats-Unis, dirigés en sous-main par la hiérarchie parallèle de l'«Etat profond». Ils profitent d'une situation déséquilibrée, qu'ils ont largement contribué à créer, pour étendre leur influence sur un monde que leurs multinationales s'approprient à mettre en coupe réglée.

Quant à l'Union européenne, elle s'en fait le relais aveugle: les sanctions inefficaces que prennent ses membres n'atteignent que les intérêts vitaux, alimentaires et énergétiques, de leurs propres peuples. Contre eux, contre le mondialisme, contre les montages mensongers des communicants, contre les médias aux ordres, la Russie incarne, le voulant ou non, la résistance de ce qui peut nous rester de civilisation.

Tout est blanc ou noir. La moindre remarque sur l'un des camps est dénoncée comme un alignement sur l'autre camp. Tout acte militaire, occupation ou libération d'une ville, avancée ou retrait des troupes, perte de matériel, destruction de tel hôpital ou centre industriel, est immédiatement incorporé à une liturgie optimiste qui l'interprète comme un pas dans le sens de la victoire néces-

saire du bien. Si votre héros marque le pas, c'est pour mieux assurer sa prise; s'il recule, c'est pour prendre son élan; s'il perd une bataille, c'est à la suite d'une trahison sans conséquences durables. Du côté du méchant, le moindre ralentissement annonce un recul, le recul annonce une débandade et le début évident de son écrasement. Certains professent que «la Russie a d'ores et déjà perdu», d'autres sont non moins convaincus que «la Russie a d'ores et déjà gagné».

Le camp du bien, quel qu'il soit, ne saurait ni se tromper, ni être vaincu.

Derrière les alliances de façade et les discours convenus, chaque Etat fait cavalier seul. Les Etats-Unis jouent leur jeu géo-économique sans se soucier des retombées sur les Etats européens. L'Allemagne joue son jeu sans trop s'occuper des Etats voisins, la France aussi, et les Etats scandinaves, et la Russie, et l'Ukraine, et la Commission européenne. La Suisse doit jouer le sien.

La politique, c'est l'art de faire vivre et survivre l'Etat dont on a la responsabilité, c'est-à-dire, d'abord, lui conserver la souveraineté qui garantit les libertés. Pour ce petit Etat qu'est la Confédération, expérience faite et refaite, c'est le refus armé de s'aligner sur un camp ou un autre qui

s'impose, quitte à prendre, selon les besoins et en pleine autonomie, telle mesure à l'égard de tel Etat.

Que ce type d'approche soit jugé timoré et immoral par les deux camps nous désole, certes, mais ne modifie pas notre appréciation politique.

La neutralité n'est pas une politique facile, et nous pouvons comprendre que le Conseil fédéral ne puisse pas toujours s'y plier en toute rigueur. L'important est de conserver la ligne générale. C'est ce qu'il a fait parfois durant la Seconde Guerre mondiale.

La Nation n'est pas tenue par ces contingences. Elle s'en tient aux principes. Et c'est, aujourd'hui comme hier et avant-hier, du seul point de vue des intérêts suisses qu'elle réfléchit sur notre politique étrangère. Nos remarques, principalement d'ordre tactique, sur les capacités de résistance inattendues de l'Ukraine ou sur les défaillances non moins étonnantes de l'armée russe, par exemple, ne visent nullement à prendre parti, mais à tirer des enseignements de ce conflit, pour juger concrètement ce qui marche et ce qui ne marche pas, mettre à jour notre propre préparation militaire et affûter notre doctrine d'engagement.

Olivier Delacrétaz

LMETA: le Parlement réussira-t-il à éviter une guerre politique?

Lorsque la Ligue vaudoise défend bec et ongles le fédéralisme, elle a parfois l'impression de prêcher dans le désert... Il semble en aller tout autrement, heureusement, avec le projet de nouvelle loi fédérale sur l'utilisation des moyens électroniques pour l'exécution des tâches des autorités, en abrégé LMETA.

Il en a déjà été question dans ces colonnes¹. Ce projet de loi, destiné en principe à réglementer l'usage des moyens électroniques par la Confédération, achoppe sur la possibilité – ou non – pour le pouvoir fédéral d'imposer certaines normes informatiques et certains services en ligne à tous les cantons ainsi qu'aux autres exécutants du droit fédéral (par exemple les caisses AVS).

Cette possibilité figurait dans l'avant-projet mis en consultation au début de 2021. Face aux nombreuses protestations, notamment de la part des cantons, le Conseil fédéral a reculé et a présenté au Parlement un projet institutionnellement «propre». Le Conseil des Etats, premier à se prononcer, a validé cette version, en

l'améliorant même pour éviter que la Confédération ne puisse passer des conventions de coopération avec les communes sans l'assentiment des cantons concernés. Le Conseil national, en revanche, a subrepticement réintroduit les dispositions contestées, en les aggravant même puisque la contrainte informatique à l'égard des cantons serait cette fois exercée par la Chancellerie fédérale, donc par une simple autorité administrative.

Le projet revient maintenant devant le Conseil des Etats. Celui-ci va-t-il maintenir son choix raisonnable d'une LMETA limitée aux seuls organes fédéraux? Ou cédera-t-il aux sirènes centralisatrices qui ont discrètement influencé la Chambre basse?

Les cantons, eux, ne lâchent rien et ne veulent pas se laisser imposer les choix informatiques de l'administration fédérale. Fin septembre, la Conférence des gouvernements cantonaux (CdC) a très officiellement adressé une lettre à la Commission de la science, de l'éducation et de la culture du Conseil des Etats, en soulignant qu'une ingérence in-

formatique dans l'autonomie des cantons n'aurait aucune base constitutionnelle et qu'elle serait en outre contraire à l'approche partenariale développée jusqu'ici dans le cadre de la plateforme Administration numérique suisse (ANS).

La Commission du Conseil des Etats a été sensible à ces arguments. Dans son communiqué du 18 octobre, elle a déclaré qu'elle s'opposait à ce que la Chancellerie fédérale puisse imposer aux cantons certains moyens informatiques, et qu'elle souhaitait par ailleurs que les conventions passées entre la Confédération et les communes n'échappent pas au contrôle des cantons. Une bonne orientation pour la décision que

prendra le plénum de la Chambre haute.

Il faut saluer ici l'énergie avec laquelle les cantons – à commencer par le Canton de Vaud – ont réagi pour défendre le fédéralisme et s'opposer à un projet de loi menaçant leur liberté d'action. A ce stade, on imagine mal que les derniers débats parlementaires puissent encore maintenir une version centralisatrice et contraignante de la LMETA – ce qui équivaldrait à une véritable déclaration de guerre à l'égard des cantons.

P.-G. Bieri

¹ Voir *La Nation* n° 2174 du 7 mai 2021, n° 2203 du 17 juin 2022 et n° 2211 du 7 octobre 2022.

Entendu à la radio

Certains journalistes ont de la peine avec les liaisons, aussi en insèrent-ils là où il ne faut pas, on ne sait jamais. Par exemple: *Ces mesures doivent pouvoir -t- être appliquées partout.*

D'autres se noient dans des questions pourtant faciles à poser. Au lieu

de demander à un ami du peintre défunt Pierre Soulages: *Dans quelles circonstances l'avez-vous rencontré?* une journaliste lui lance: *C'était dans quoi comme genre de circonstances que vous l'avez rencontré?*

J. P.

Je Rends Heureux

Il y a une trentaine d'années, à la fin d'un cours, après le départ de tous les élèves, un garçon s'approche de moi, le maintien grave, la mine souriante :

- Le livre que vous nous avez fait lire a changé ma vie.
- Très bien! C'est exactement à quoi sert la bonne littérature. Si les livres ne sont qu'une distraction, on passe à côté de l'essentiel. Mais encore, explique-moi ce qui a changé.
- Je suis devenu meilleur, j'ai arrêté de faire le con, j'aide mes parents, je suis gentil avec ma sœur; mais surtout, je suis beaucoup plus exigeant avec moi-même. Avant, je ne m'aimais pas.

Ce livre était le *Journal* posthume de Jean-René Huguenin, commencé à 19 ans et interrompu le 20 septembre 1962 par ces dernières phrases: «Ne plus hésiter, ne plus reculer devant rien. Aller jusqu'au bout de toute chose, quelle qu'elle soit, de toutes mes forces. N'écouter que mon impérialisme.» Deux jours plus tard, ce jeune homme, un peu trop amateur de vitesse, se tue sur la route de Chartres au volant d'une Mercedes 300 SL *portes papillon*. Il avait 26 ans. A peine une semaine après, c'est Roger Nimier que l'on retire des tôles tordues de son Aston Martin. Sale temps pour les écrivains pressés. Et gâchis irrémédiable dans les lettres françaises.

Jean-René Huguenin n'était pas un inconnu dans le monde littéraire: son premier roman, *La Côte sauvage*, paru en 1960, avait reçu l'appui fervent de Gracq, Aragon et Mauriac, et un bon succès auprès du public. Plus qu'un premier essai prometteur, ce bref et dense récit s'inscrit dans la meilleure tradition des romans psychologiques français:

le décor est une Bretagne estivale de grandes vacances paresseuses, passées dans une rassurante demeure familiale. La banalité des journées tranquilles avec balades dans les landes, *farniente*, baignades avec des amis dans l'océan, repas en famille, crée une atmosphère trompeuse autour d'un drame qui se noue entre l'énigmatique Olivier et sa sœur Anne.

Pierre, le meilleur ami d'Olivier, est sur le point d'épouser Anne. Mais un malaise diffus s'installe dans les relations ambiguës de ce trio; les passions sont prêtes à exploser... Soixante ans plus tard, ces 170 pages intimistes dans un paysage immense, préservées des outrages du temps, ont acquis définitivement la patine des classiques.

Le *Journal* est l'autre grande œuvre de son auteur. Tenu presque quotidiennement, il est le laboratoire du roman à venir. On assiste à la difficile naissance d'un écrivain, son travail acharné, ses doutes, la crainte de la stérilité. Il n'avait ni la précocité ni l'aisance d'un Radiguet; et pas non plus la complicité d'un aîné qui pût le guider: il était foncièrement solitaire et méprisait la vie mondaine, à laquelle il lui arrivait pourtant de sacrifier. Il savait cultiver l'amitié. Des amitiés souvent compliquées et houleuses avec Renaud Matignon, Philippe Sollers, et surtout son jumeau de naissance (3 mars 1936) Jean-Edern Hallier, camarade de lycée.

Ce *Journal* est aussi une œuvre de moraliste, mais Huguenin précise: «Je n'ai de morale que contre moi.» Comme Montherlant à son âge, il rêve de fonder une chevalerie moderne pour s'élever au-dessus de la vulgarité et la veulerie du monde contemporain. A la

différence de son aîné attiré par le paganisme, il puise son élan dans un christianisme aux accents bernanosiens: «Non, vraiment il n'y a que la prière. Contre le péché, contre la pauvreté d'âme, contre le silence du cœur, il n'y a que ça, il n'y a que la prière, il n'y a nul autre recours que l'éternellement victorieuse prière.» Ou: «Des deux

**Un écrivain jeune, romantique,
beau comme un archange,
perd la maîtrise
d'une sublime automobile.**

voix qui parlent en vous, écoutez toujours celle qui chuchote.» La force de ce *Journal* est l'absence

de narcissisme. On est très loin de ces confessions intimes où l'auteur étale complaisamment son misérable égo. Huguenin reste toujours humble et pudique: «Aimez-vous moins, soyez moins hanté, obsédé de vous-même. On appelle les miroirs des glaces: souvenez-vous qu'on y gèle. Le bonheur, c'est de tourner le dos à tous les miroirs. Rien ne fatigue, ne détruit plus que ce complaisant amour.» Aussi la force du *Journal* est de nous renvoyer sans cesse à nous-même. C'est pourquoi ce fou-

gueux jeune homme inactuel a pu toucher si vivement un adolescent d'une autre époque. Et tout lecteur sincère aujourd'hui.

En 1992, Jean-Edern Hallier, inconsolable de la perte de son ami, le qualifie ainsi: J.R.H. – Jean-René Huguenin – Je Rends Heureux, dans un étrange «roman» où il exalte ses qualités de droiture, de courage, son amour de la beauté, son idéalisme désintéressé. Aujourd'hui, la sœur de J.-R. H. a légué à la Bibliothèque Nationale de France toutes les archives de l'écrivain. Pour commémorer les soixante ans de sa disparition, l'excellente collection Bouquins publie un fort volume réunissant l'intégralité de ses écrits, dont beaucoup d'inédits. *La Côte sauvage* et le *Journal* demeurent disponibles en poche dans la collection Points aux éditions du Seuil.

Jean-Blaise Rochat

Référence: Jean-René Huguenin, *La Côte Sauvage, Journal, Le Feu à sa vie, suivis de romans et textes inédits*, Laffont, collection Bouquins, 2022, 1216 pages.

Autres temps

M. Philippe de Vargas, ancien directeur du Collège de l'Élysée, vient d'écrire son autobiographie. La Ligue vaudoise et lui n'ont pas entretenu les meilleures relations. Il parle des dé mêlés qu'il eut avec M. Delacrétaz en 1996, lors de la campagne politique EVM (école vaudoise en mutation).

A la fin de l'ouvrage, il dit «accueillir avec humilité les remises en question et les enseignements de la vie», ajoutant dans une note: «J'essaie d'appliquer l'adage romain *Audiatur et altera pars* – il faut écouter l'autre parti(e) – notamment par la lecture en parallèle de *La*

Nation, organe de la droite traditionaliste, et de *Gaucheبدو*».

On finit par regretter ses adversaires d'autrefois, ceux qui lisaient *La Nation*.

Beaucoup de contradicteurs d'aujourd'hui critiquent notre journal sans l'avoir lu. Ceux d'un avenir proche ne la liront pas non plus parce qu'ils n'auront plus de temps à perdre à la lecture, qu'ils n'aimeront pas lire, ou pire, dans les milieux *woke*, parce qu'ils ne *sauront* plus lire.

J. P.

Retour aux sources

Certains hellénistes des temps héroïques, aujourd'hui blanchis sous le harnais, se souviendront peut-être en lisant ces lignes d'avoir rencontré jadis dans les austères «Editiones Helveticae» *Solon, Tyrteé, Théognis, Xénophane et les autres*, comme les désigne élégamment M. Yves Gerhard, auteur dans la collection «Le Chant du Monde» d'une présentation et traduction des «Poètes élégiaques de la Grèce Archaïque» (Éditions de l'Aire, Vevey, 2022).

Ma vie fût-elle doublée, aurait dit Cicéron, *je ne trouverais pas le temps de lire les poètes lyriques!* Il se trouve en effet qu'en comparaison de la poésie épique, illustrée par Homère, ou didactique, représentée par Hésiode, la poésie lyrique des anciens Grecs fait plutôt figure de parent pauvre, et la poésie élégiaque à plus forte raison, puisqu'elle n'en constitue qu'une sous-catégorie... La faute, entre autres, aux incendies partiels, mais récurrents, de la fameuse bibliothèque d'Alexandrie (48 av. J.-C., puis 270 et 642 apr. J.-C.).

La poésie élégiaque grecque ne nous est donc parvenue que sous forme de fragments, cités par les commentateurs, mythographes, doxographes et autres abrégiateurs antiques... ou de morceaux de papyrus miraculeusement conservés dans les sables du désert... C'est dire combien l'approche de ses auteurs requiert de compétences techniques et de prudence méthodologique... Nous sommes donc d'autant plus reconnaissants à notre ami Yves Gerhard de nous en proposer aujourd'hui une traduction française exhaustive, pourvue d'une introduction détaillée, d'une bibliographie, d'un aperçu général sur l'époque archaïque, d'une chronologie ainsi que d'excellentes notes explicatives!

Modestement dédié aux «hellénistes des Gymnases vaudois», ce recueil a vocation, par les temps qui courent, d'interpeller un bien plus large public! Comment, par exemple, ne pas voir en Solon le génial et intemporel médiateur qui trouve le secret d'apaiser le sempiternel antagonisme entre populations riches et pauvres? Comme le constate fort bien Yves Gerhard, «il reste la figure idéalisée du démocrate modéré»:

*Au peuple j'ai donné autant de droits qu'il suffisait
sans supprimer ni augmenter sa part d'honneur;
ceux qui détenaient le pouvoir et brillaient par leurs biens,
j'ai veillé qu'eux aussi évitent toute honte;*

Et dans son inconfortable situation d'arbitre entre le peuple et ceux qu'on nomme parfois, aujourd'hui encore, les «oligarques», Solon n'hésite pas à user d'un humour quelque peu cynique:

*J'ai résisté de tous côtés et je me suis tourné
comme un loup assailli par la meute des chiens*

Impossible également de ne pas frémir à la terrible actualité des injonctions guerrières de Tyrteé à ses compagnons d'armes:

*Il est beau de mourir en tombant parmi les premiers
pour un soldat vaillant luttant pour sa patrie.*

... et de ne pas s'émouvoir du sort toujours pitoyable des migrants chassés de leur terre:

*Mais abandonner sa cité et ses grasses campagnes
pour devenir mendiant, c'est de tout le plus triste,
et se mettre à errer, avec sa mère et son vieux père
et ses enfants petits et sa fidèle épouse;*

Dans un registre moins sombre, on ne manquera pas d'apprécier le scepticisme souriant du philosophe Xénophane, qui résume en ces termes l'anthropomorphisme invétéré des croyances religieuses de son époque:

*Les hommes s'imaginent que les dieux sont engendrés,
qu'ils ont leurs vêtements, leur voix et leur aspect.
Si les bœufs, les chevaux ou les lions avaient des mains
et pouvaient peindre de leurs mains et sculpter comme nous,
les chevaux traceraient des images de dieux
semblables aux chevaux, et les bœufs à des bœufs,
et représenteraient leur corps comme ils en ont eux-mêmes.*

À noter que dans son travail de traducteur, Yves Gerhard fait constamment preuve d'une rigueur et d'une honnêteté intellectuelles sans pareilles! Pas question, pour lui, de solliciter l'original grec afin d'en agrémenter la traduction... En faisant «primer», comme il le dit lui-même, «la précision sur l'élégance», il rompt avec un certain laxisme hérité du Grand Siècle et de ses «belles infidèles»! L'helléniste appréciera – et le non-helléniste également, car il dispose ainsi d'un texte auquel il peut se fier.

En 2005, aux Editions de l'Aire, Yves Gerhard nous avait déjà gratifiés d'une traduction commentée de la *Théogonie d'Hésiode* (le volume comprenant aussi *Les Travaux et les Jours*, traduits par Lucien Dallinges). Qu'il soit ici remercié pour son excellente et si précieuse édition des «Poètes élégiaques de la Grèce Archaïque»!

Félix Tuscher

Pénuries

Cela a commencé par les masques sanitaires, dont les responsables avaient omis de faire les stocks nécessaires, et avec les gros mensonges de l'officialité sur l'inutilité de cet accessoire. Puis on a frisé la catastrophe avec les appareils respiratoires. Quant au papier de toilette, sa rareté nous faisait froid dans le bas du dos. Hors pandémie – ou comme effet indirect d'icelle – la Chine ne livrait plus des produits indispensables à notre industrie: les transports étaient paralysés. Là-dessus la guerre d'Ukraine nous prive de fournitures venues de ce pays (un partenaire commercial un peu plus important qu'on croyait); la famine guette certains pays faute de blé; le froid nous menace, nous, faute de gaz russe et d'électricité allemande et française. Et récemment, les responsables des pharmacies d'hôpitaux et des pharmacies de ville ont révélé qu'il nous manquait plusieurs centaines de médicaments; il faut tenter de les trouver selon le système D, ou utiliser d'autres remèdes apparentés mais moins efficaces, ou s'en passer; ce qui ne réjouit pas le malade.

Depuis trois ans, nous réapprenons donc ce qu'est la pénurie. Et il ne suffit pas de constituer les réserves de ménage que les autorités et la simple prudence recommandent d'avoir; car les biens qui font défaut sont souvent des produits échappant à l'usage courant ou à la volonté des familles. L'affaire est donc politique.

Ces difficultés d'approvisionnement montrent les limites de la mondialisation heureuse, de la division internationale du travail, de la pratique des entreprises travaillant à flux tendu. Ces préceptes économiques de libéralisme et d'efficacité, qui ont leurs vertus, se

révèlent aussi facteurs de vulnérabilité pour nos pays. Les bureaux fédéraux en charge de l'approvisionnement font probablement ce qu'ils peuvent dans leurs domaines, mais la question va au-delà de préparatifs pratiques ou techniques. C'est tout un système économique qu'il faut repenser; et nous sommes étonnés que nos élus en parlent si peu.

Nous n'allons pas plaider pour une impossible autarcie, encore qu'il ne faille pas exclure de viser à l'autosuffisance dans certains domaines sensibles; mais la gravité de la situation, ou de la menace, et l'inquiétude qu'elle suscite dans la population appelle un examen d'ensemble de notre sécurité d'approvisionnement dans les domaines importants pour les particuliers et l'industrie, et la communication d'un résumé tous-publics montrant que les choses ont vraiment été prises en main, ce dont on peut douter aujourd'hui.

Si la Suisse ne produit pas elle-même des biens qui lui sont nécessaires, il est possible que l'importation lui donne assez de possibilités de se les procurer si les fournisseurs étrangers potentiels sont multiples. Mais si nous dépendons d'un seul pays, attention! Et si ce pays est la Chine, comme cela semble être le cas pour plusieurs importations essentielles, on ne doit pas accepter cette dépendance d'un État surpuissant et très capable de vouloir écraser autrui. Et même si ce pays est Taïwan, qui n'a rien d'inamical mais semble avoir le monopole de certaines puces, cette exclusivité n'est pas soutenable: qui dit que l'île courageuse ne sera pas prise dans un étau?

Il faut donc, selon les cas, s'approprier à rapatrier des productions. Pour les médicaments dont l'acquisition est in-

certaine, nos grandes pharmas devraient être en mesure, techniquement, de le faire. Mais elles n'en ont pas l'envie, car il s'agit de préparations moins lucratives que celles où elles triomphent, et d'ailleurs peut-être ont-elles de bonnes raisons industrielles de concentrer ainsi leur effort de recherche. La Confédération doit donc pouvoir intervenir, pour les convaincre de se tenir prêtes, et peut-être pour les y obliger moyennant indemnité. De même pour d'autres produits essentiels que les entreprises indigènes ont délaissés. Cela aura un coût, bien sûr, mais c'est un moindre mal que les dégâts d'une pénurie. On aimerait

qu'une réflexion semblable soit menée par les entreprises sur les profits et les risques de la pratique du flux tendu; les organisations économiques pourraient les y inciter.

Il est sage de se parer contre les risques importants; c'est le rôle de l'épargne des familles, des assurances dont on espère ne jamais solliciter les prestations, des règles fédérales sur la solidité des banques, de la défense militaire. Il en va de même pour notre approvisionnement, et les temps actuels montrent que le danger n'est pas théorique.

Jean-François Cavin

La louve et sa trace d'idéologie totalitaire

Tamara Funicello, 32 ans, est conseillère nationale socialiste, coprésidente des femmes socialistes suisses, ancienne présidente de la jeunesse socialiste suisse et ancienne secrétaire syndicale d'Unia. A la suite de la défaite de la gauche dans le cadre de la réforme AVS, elle demande aux féministes de se mobiliser afin de mener «une guerre aux Vieux riches Blancs».

La formule prête à choquer quiconque pensait encore que le racisme régnant dans la gauche extrême ne se cantonnait que chez quelques étudiants lausannois d'Extinction Rébellion, ou alors à la rigueur en quelque popiste de cette même ville. Même aux Chambres désormais, être blanc devient une tare pour certaines.

La formule prête à l'inquiétude si on imaginait encore la sphère dirigeante du parti socialiste capable de balayer dans sa mesure les phrases choc de ses jeunes membres les plus allumés, ceux qui ne contribuent sans doute pas au rayonnement du parti.

En effet, Mademoiselle Funicello n'en est pas à son premier méfait raciste: en 2021, elle qualifiait de «vieil homme blanc» Pierre-Yves Maillard en raison de sa position favorable à l'interdiction de se dissimuler le visage. On eût espéré, un peu naïvement, qu'elle se fit remonter les bretelles par les cadres de son parti; tel n'a visiblement pas été le cas. La «vieille garde» du parti socialiste a en fait sans doute progressivement disparu, remplacée par de jeunes militantes avec un profil systématiquement similaire; Funicello en est un exemple des plus caricaturaux: position empreinte d'esprit déconstructiviste et révolutionnaire, trace anticapitaliste, universitaire en sciences sociales, ayant fait son *coming*

out pour devenir bisexuelle. Il ne lui manque à ma connaissance que la case végétarienne...

Elle qui, en 2017, manifestait dénudée et brûlait son soutien-gorge, pas étonnant qu'une fois aux Chambres elle ne montre aucune patte blanche et lessive ses collègues d'un langage déplacé, nuisible au débat public.

La formule prête au désarroi quand Funicello et sa meute de clones multiplient les vulgarités sans manquer d'y trouver des échos: une publicité récente de la Migros, aujourd'hui étonnamment introuvable, voyait deux enfants se félicitant de ne pas voir figurer que des «Blancs et des Vieux» parmi leurs jouets, tentant le rapprochement entre des figurines en plastique et sa clientèle¹. La gauche s'attaquait à la souveraineté des cantons à la suite de sa défaite lors de la votation des multinationales responsables en 2020. Défaite suivante: la réforme AVS; et voici Léonore Porchet s'attaquant à la majorité tout court, se plaignant que «35'000 hommes avaient décidé pour toutes les femmes» – au passage, brillant calcul!...

Ces militantes, malgré leur mauvaise foi, défiantes à l'égard des institutions, sont élues, réélues, et l'électorat de gauche s'en accommode parfaitement. Pourtant, penser détenir une vérité de façon si absolue qu'aucun bien commun ne peut justifier sa pondération, c'est la marque même du totalitarisme.

Aux Chambres fédérales, le loup est bien entré dans la bergerie.

Sébastien Mercier

¹ Voir *Le Peuple*, 27.09.22, «Migros a mal négocié son virage woke», par Raphaël Pomey.

Introduction du loup

Dans notre éditorial du 26 août 2022, intitulé «La dépossession de trop», nous avons fait référence à «l'introduction» du loup dans nos contrées.

Plusieurs de nos lecteurs ont réagi. Le loup serait arrivé par ses propres moyens, sans qu'il ne bénéficie d'une politique de réintroduction. Cela est vrai: ni la Confédération ni les cantons n'ont libéré en Suisse des spécimens venus d'ailleurs.

Rien n'interdit pour autant d'interroger le discours excessivement rassurant, sinon irénique, ayant entouré l'arrivée du loup. Nous ne nous souvenons pas d'avoir entendu, dans la dernière décennie, les biologistes de l'État envisager des attaques de l'ampleur de celles vécues cet été. Cette complaisance a atténué la portée des oppositions politiques. Elle a assurément facilité l'implantation du loup en Pays de Vaud.

Fé. M.

SÉMINAIRE DE LA LIGUE VAUDOISE 2022

Café du Vieux-Lausanne, 3^e étage
Rue Pierre-Viret 6, Lausanne



2044: UN MILLION DE VAUDOIS

MERCREDI 9 novembre à 20h

LIONEL HORT (Ligue vaudoise)

Les avis des partis

PHILIPPE LEUBA (ancien conseiller d'Etat)

Croissez et multipliez! Quelle maîtrise pour la démographie cantonale?

MERCREDI 16 novembre à 20h

OLIVIER DELACRÉTAZ (Ligue vaudoise)

Le Vaudois nouveau arrive

FELICIEN MONNIER (Ligue vaudoise)

Le Pays et les institutions face au million

Modération: BENOÎT DE MESTRAL

Les exposés seront suivis d'une discussion. L'entrée est libre.

www.ligue-vaudoise.ch

Les libertés en débat

Le mensuel romand *Le Regard Libre*¹ a organisé fin septembre à Lausanne un débat consacré à l'évolution des libertés en Suisse au XXI^e siècle. Les quatre conférenciers se sont montrés d'emblée d'accord sur un point: les libertés sont bel et bien menacées et la situation va se dégradant.

M. Olivier Delacrétaz – qui avait traité du sujet dans ces colonnes² – a commencé par rappeler que parmi elles, c'était la liberté de penser – celle qui permet de poser un jugement relativement libre malgré les déterminismes qui nous étirent – qui était particulièrement en danger, à cause de l'affaiblissement de la maîtrise de la langue. Et qu'un des principaux obstacles à l'existence de véritables débats était la stratégie du silence, c'est-à-dire l'absence systématique de réponses à certains types d'arguments ou de positions. Cette stratégie mène *in fine* à une simple «coexistence de monologues», empêchant le débat, même si celui-ci est théoriquement autorisé.

Mme Myret Zaki, journaliste économique, a rappelé que, depuis une cinquantaine d'années, de nombreuses libertés considérées en Occident comme acquises ont été peu à peu rongées par l'avènement de la société du risque. L'effervescence législative d'une part et le développement des nouvelles

technologies d'autre part étouffent désormais la sphère privée. La pandémie, notamment, a favorisé l'essor de la surveillance numérique, la disparition de l'argent liquide, la réduction des voyages en avion, le télétravail, etc. – rejoignant par là certaines exigences des écologistes. Outre ces aspects concrets, Mme Zaki a insisté sur le danger posé par la *cancel culture*³ d'inspiration américaine. Celle-ci menace le pluralisme et la liberté d'expression, pilier des autres droits fondamentaux hérités de la victoire des démocraties libérales sur les idéologies totalitaires du XX^e siècle.

Journaliste à *Bon pour la tête* depuis la mort de *L'Hebdo*, M. Jacques Pilet a relevé que la traditionnelle confiance des Suisses envers leurs autorités et leurs médias, liée à la nature communautaire d'un petit pays libre et neutre, était gravement mise à mal. La polarisation des opinions et les fractures sociales de plus en plus nombreuses sont particulièrement visibles aux Etats-Unis et en France, et sont parfois importées dans les cantons francophones. Il s'est aussi inquiété du développement du conformisme bien connu des journalistes en une véritable autocensure, signe selon lui d'une prégnance de plus en plus importante, dans le milieu médiatique suisse et européen, de la peur sur la raison.

Finalement, M. Olivier Meuwly, historien, a décrit le mécanisme qui a poussé la pensée libertaire des années septante à renier son héritage en devenant son exact opposé, c'est-à-dire une forme de pensée unique. A la suite des événements de Mai 68, l'extension des libertés, vues comme des droits individuels inaliénables, a conduit ceux-ci à se figer en autant de petites singularités. Ces singularités ont été sacralisées en de nouvelles identités indépassables. Elles exigent désormais une reconnaissance et une protection sociale, sous l'étendard d'un politiquement correct moralisateur, car victimaire. Etant systématiquement en concurrence, de par leur nature supposée égale et absolue, ces identités verrouillent le débat public, entre autres par le biais d'une judiciarisation des mœurs elle-aussi d'inspiration américaine.

L'influence des réseaux sociaux a aussi été abordée lors de la discussion, menée par M. Jonas Follonier du *Regard Libre*. Ces plateformes permettant de commenter et d'évaluer les contenus médiatiques ont grandement déstabilisé les journalistes. De plus, en ouvrant un espace de parole au plus grand nombre, celles-ci ont paradoxalement affaibli la liberté d'expression, en suscitant les phénomènes conjoints de censure par lynchage numérique massif et «d'infobésité», c'est-à-dire de trop-plein d'informations et de nouvelles, parfois fausses. Wokisme et complotisme ont finalement été ren-

voyés dos-à-dos comme symptômes de la crise du religieux et de la croyance et comme traduction d'un besoin humain d'absolu et de sens, face à la complexité grandissante du monde social.

Remarquons en guise de conclusion que le débat n'a fait qu'effleurer un aspect central, quoiqu'apparaissant en amont, de la question des libertés: son substrat anthropologique. Tout comme on ne décrète pas l'existence d'une nation – celle-ci reposant objectivement sur des mœurs façonnées par l'histoire –, de même, on ne décrète pas l'aptitude à la liberté. On y est plutôt éduqué. Or, c'est l'institution scolaire et une certaine conception égalitaire de la famille qu'il faut ici mettre en cause. Ce n'est pas un hasard si l'idéologie libertaire est concomitante à la faillite progressive de l'école. Sans en être la seule cause: des rapports familiaux dysfonctionnels, la multiplication des écrans, la dépendance toujours plus forte à l'Etat, ou encore l'hétérogénéité croissante des sociétés d'Europe occidentale y sont évidemment aussi pour quelque chose. Reste qu'une société de libertés n'est pensable qu'avec des citoyens autonomes.

Lionel Hort

¹ Voir son site internet à l'adresse: <https://lergardlibre.com>

² Voir *La Nation* n°2192 du 14 janvier 2022.

³ «Culture de la censure ou de l'annulation» en français.

La cage aux phobes s'agrandit

La Cage aux folles est une comédie de 1978 où l'excellent Michel Serrault interprète un travesti en couple avec le patron d'une boîte de drag queens (Ugo Tognazzi). Ce film ne passerait pas l'examen auquel le soumettraient aujourd'hui les LGBTIQ+: une vision jugée sans doute trop caricaturale et moqueuse du monde gay.

Par un jeu de mots, l'essayiste et diariste Philippe Muray (1945-2006), dans son impitoyable description du monde contemporain, a inventé *la cage aux phobes*. Le suffixe grec *-phobe* signifie la crainte, accompagnée le plus souvent de haine, d'une chose, d'un animal ou d'une personne. Un gérontophobe, par exemple, a peur des vieux et les déteste. Philippe Muray constatait que les *phobes* se multipliaient: les méchants islamophobes, homophobes, transphobes, grossophobes et xénophobes que la modernité enfermerait volontiers pour s'en protéger, s'ajoutaient aux *phobes* dignes de pitié, les arachnophobes, agoraphobes, aérophobes et autres claustrophobes (à ne surtout pas enfermer).

Chaque jour de nouvelles phobies apparaissent.

Ainsi le mot *glottophobie* est admis dans les dictionnaires. Le *glottophobe*

méprise les personnes ringardes pourvues d'un accent régional trop prononcé.

24 heures nous apprend l'existence à Lausanne de *phobes* inattendus auxquels nous donnerons des noms à l'aide de racines grecques: les chairs flasques des vieillards dégoûtent les archéosarcophobes et la nudité répugne aux gymnophobes.

Les élus lausannois ont voté un crédit de 3,1 millions de francs pour rénover les vestiaires et les douches de la piscine de Mon-Repos. Seront construits des espaces non genrés avec un nombre élevé de cabines accessibles sans distinction pour se changer et se doucher à l'abri des regards. Les personnes trans, intersexes et non binaires sont mieux prises en compte, les Verts lausannois s'en réjouissent. Mais *la plus-value se situe ailleurs* selon les responsables de la piscine: l'avantage est qu'on bannira la nudité des locaux; des contrôles seront effectués. Dans les vestiaires d'aujourd'hui, non mixtes, «certains jeunes athlètes ne veulent plus être confrontés aux corps nus de personnes plus âgées qui ont pour habitude de se changer à la vue de tous» et il fallait éliminer «le risque» que des enfants doivent faire face «à la nudité d'autres usagers».

Nous croyions vivre dans une société *libérée, tolérante, épanouie*, et aussi impudique. Voilà que la nudité choque les enfants et que les vieux perturbent «les jeunes athlètes» horrifiés à la perspective de prendre de l'âge.

Les pères-la-pudeur ne sont plus où l'on croit.

J. P.

Où l'on parle de sorcières, mais pas d'Halloween

En cette saison d'automne, on ne rappellera jamais assez à quel point la chasse est un passe-temps commun aux deux côtés de l'échiquier politique. La droite s'y livre par plaisir, pour manger, parfois pour réguler certaines espèces; la gauche pour réguler tout et pour imposer le Bien dans le monde. La droite pratique volontiers la chasse au cerf, au chevreuil, au sanglier, au tétras-lyre. Parfois à la bécasse. La gauche affectionne surtout la chasse aux riches, aux banquiers, aux propriétaires, aux automobilistes, aux

LE COIN DU RONCHON

hommes-hétéros-cisgenres- homophobes-transphobes-grossophobes et à tout ce qui a trait au pétrole, au carbone et aux idées du passé. A droite, on a l'habitude de manger le gibier que l'on chasse. A gauche, on rêve plutôt de le brûler (ce qui revient à le faire cuire un peu plus longtemps). Si Carl Vogt et Louis Agassiz étaient encore vivants, nul doute qu'ils achèveraient de se consumer sur un bûcher.

C'est dans ce contexte qu'il faut situer le nouveau combat de la gauche: la chasse aux chasseurs de sorcières. Mme Léonore Porchet, conseillère nationale, a déposé au

Parlement fédéral un postulat intitulé «commémorer les victimes de la chasse aux sorcières», demandant d'effectuer un «travail de mémoire», mais aussi de contrition et de réparation. Selon Mme Porchet, «les sorcières étaient des femmes indépendantes qui, par exemple, refusaient de se marier, étaient veuves ou célibataires, n'avaient pas d'enfant ou étaient tout simplement âgées». (La version de certains historiens, selon laquelle la plupart des dénonciations pour sorcellerie étaient dues à des femmes et motivées par de triviales querelles de voisinage et jalousies personnelles, fait beaucoup moins palpiter les cœurs révolutionnaires.)

On pourrait se sentir déconcerté à l'idée que des mouvements politiques qui font de la chasse aux sorcières leur principale spécialité, cherchent à ce point à culpabiliser ceux qui l'ont fait avant eux. A bien y réfléchir, la principale différence que l'on peut trouver entre les *pratiques condamnables* d'autrefois et la *Marche vers le Progrès* d'aujourd'hui, c'est qu'hier on brûlait des sorcières tandis qu'aujourd'hui on brûle surtout des sorciers.

On voit ainsi que le Progrès se résume à une question de genre et que, même à gauche, il reste encore du chemin à parcourir pour atteindre l'égalité des sexes devant les bûchers.